

Malaise de l'étudiante étrangère

Tolo Bismarck SANON

© Juin 2026

« J'ai oublié de vivre dans la ville,
J'ai perdu mes amours, mes amis, mes familles,
Et le vent du métro me rend un peu plus fou,
Chaque jour un peu plus, je ne suis plus rien du tout.¹ »

Patrick, mon *Jarabi*²,

Sais-tu ? Il y a des chansons qui, sans le savoir, déposent un miroir dans nos veines. Ce refrain-là s'inscrit en moi comme une confession universelle. Non pas parce que je suis d'ici, mais parce que moi aussi, j'ai perdu mes amours, mes amis, mes familles, et que le vent du fleuve me rend un peu plus absente chaque jour. Je suis étudiante étrangère, en maîtrise de médiation interculturelle. Et j'écris depuis un bord de silence. Celui où Alexandra Diengo, congolaise, vingt et un ans, s'est noyée. Celui où l'on parle d'intégration mais où l'on oublie d'écouter. Celui où les universités accumulent les slogans d'inclusion sans les incarner dans les corps qui tremblent. Alexandra n'était pas qu'un fait divers. Elle était une question posée au système. Et ce système, que je connais de l'intérieur, a refusé de répondre.

Le 02 octobre 2024, vers dix-sept heures trente-huit, Alexandra a publié une vidéo sur Snapchat. Quelques mots fragmentés sur Dieu, l'âme, le départ. Puis le silence. Son téléphone s'éteint. Quatre jours plus tard, un kayakiste découvre son corps dans l'île de Saint-Quentin. Le rapport du coroner, froidement neutre, évoque une « noyade d'intention indéterminée »³ Ce langage administratif, s'il prétend suspendre le jugement, ne fait en réalité que prolonger l'invisibilisation. Il élude ce que nos silences savent. Le campus, ce jour-là, n'a pas tremblé.

Les cours ont continué. Les horaires ont été respectés. Seuls quelques cercles discrets, noirs de vêtements, ont marché vers une veillée impromptue. J'y étais. Il y avait quatre cents visages. Des bougies. Un silence qui brûlait plus que le vent. Plus tard, la vidéo de sa mère a crié pour nous et pour elle. Cinq millions de vues, et pourtant si peu de réponses concrètes.

Un cri mondial dans une salle de classe restée vide. Je me souviens de ma propre arrivée. C'était un mois d'août, trop clair. J'avais vingt-trois ans, une valise trop pleine, le cœur gorgé d'avenir. La dame du bureau d'accueil m'avait remis une carte étudiante et un plan du campus, comme on distribue des outils de survie à quelqu'un que l'on abandonne dans une forêt. J'avais souri.

¹ Beau Dommage, *Le blues de la métropole* (1974)

² Terme en langue malinké qui signifie « amour ». La langue malinké est couramment parlée en Afrique de l'Ouest

³ Lafontaine, M.-E. (2025, 19 février). Mort d'une étudiante de l'UQTR : une noyade, conclut le coroner. *Le Nouvelliste*.

Je pensais que ce froid administratif était une exception. Mais je compris rapidement que c'était un langage. Une charpente pour la survie. Aucun formulaire ne prépare à la lente érosion de soi. Je n'étais pas fragile. J'étais fatiguée de me traduire.

Les études abondent, mais elles restent lettres mortes. En 2023, la Fondation McCall MacBain révélait que plus de 69 % des étudiants canadiens vivaient une forme d'anxiété sévère, exacerbée chez les jeunes issus de l'international.⁴ À cela s'ajoutent l'éloignement culturel, le choc migratoire et la solitude spirituelle. Ce que Marie-Andrée Roy appelle la blessure invisible du déracinement⁵ ; ce que Fanon nommait déjà le vide intérieur de la dépossession coloniale⁶. Mais le système universitaire ne sait pas lire ce genre de douleur. Il compte, il archive, il publie. Mais il ne pleure pas. À l'université, je suis un « actif ». Un projet. Un chiffre dans les statistiques d'internationalisation. Les établissements postsecondaires du Québec et du Canada multiplient politiques d'ouverture, brochures bilingues et projets d'accueil. Mais cette inclusion-là ne reste que souvent décorative. Une inclusion de façade, presque folklorique. Dans les faits, nous sommes seuls. Seuls devant la neige qui mord. Seuls devant le logement trop cher. Seuls devant la langue qui glisse, les silences administratifs qui nous renvoient à notre statut d'étranger même quand on parle français. Même quand on réussit. Même quand on s'intègre.

Parlant d'intégration, sais-tu ? L'alternative entre assimilation et intégration a souvent constitué un enjeu identitaire majeur pour bon nombre d'étudiants internationaux. En France, la pression à l'assimilation ; caractéristique du modèle républicain d'universalité⁷, s'opposait à la possibilité d'une intégration équilibrée. L'injonction implicite à se « fondre » dans l'identité nationale française s'accompagnait d'une suspicion envers toute affirmation d'une appartenance extranationale. Cette situation correspond à ce que Pierre Bourdieu décrit comme une violence symbolique : un pouvoir exercé par l'intériorisation de normes dominantes qui contraignent les marges à l'adoption d'un habitus socialement légitime.⁸ Le Québec, quant à

⁴ McCall MacBain Foundation. (2024, 9 Mai). Committing to mental health & well-being for post-secondary students in Canada.

<https://www.mccallmacbain.org/>

⁵ Roy, M.-A. (2021). La spiritualité dans les trajectoires migratoires. Québec : Presses de l'Université Laval.

⁶ Fanon, F. (1952). Peau noire, masques blancs. Paris : Éditions du Seuil.

⁷ Noiriél, Gérard (2001). État, nation et immigration : Vers une histoire du pouvoir. Paris : Belin.

⁸ Bourdieu, Pierre (1982). Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques. Paris : Fayard.

lui, a permis une recomposition de cette dynamique. Contrairement à la France, où l'intégration passe par un effacement des marqueurs identitaires perçus comme « exogènes », le modèle québécois, qui se veut, lui, multiculturaliste⁹, favorise une coexistence des identités. Mais, cette coexistence n'abolit pas pour autant les tensions. L'intégration est ici conditionnée par la capacité à se conformer aux attentes du multiculturalisme institutionnel : un équilibre fragile entre la mise en avant de la diversité et la nécessité de se conformer à des normes implicites de reconnaissance sociale. S'agit-il d'une intégration sélective ?

Si l'intégration peut être un choix stratégique, je le pense, elle est aussi souvent limitée par les assignations identitaires imposées par la société d'accueil. En contexte migratoire, l'identité ne se définit pas uniquement par ce que l'individu choisit d'être, mais aussi par ce que les autres le contraignent à être. Même l'épineuse question de l'assignation identitaire, nous remarquons que l'immigré est enfermé dans « une altérité construite, qui le réduit à un "immigrant" avant d'être un individu à part entière »¹⁰. Si le multiculturalisme valorise la diversité, il impose également une mise en scène de l'identité, où l'immigrant de façon générale ou les étudiants internationaux en particulier, sont souvent invités à incarner un « exemple de réussite » ou une « illustration du vivre-ensemble ». Et cette assignation nécessite une réappropriation consciente de l'image que le commun des mortels se projette.

Sais-tu ? J'ai longtemps espéré qu'un jour, au détour d'un corridor, quelqu'un me dirait : « Comment vas-tu, vraiment ? » Non pas pour remplir un formulaire. Non pas pour cocher une case dans un suivi. Mais parce qu'il ou elle aurait compris que l'université, disons l'UniverCité, si elle est bien le tabernacle du savoir, doit d'abord être un refuge des êtres. C'est cela que j'attends : non pas une réforme, mais une révolution lente. Une refondation de l'accueil. Une formation profonde du personnel à l'écoute transculturelle. Une présence humaine, non pas symbolique, procédurale, mais réelle. Qu'il existe un lieu, sur chaque campus, où une étudiante quelque soit sa nationalité puisse parler sans se perdre, pleurer sans s'excuser, demander sans craindre, de confier sans penser un tant soit peu au secret de polichinelle. Pierre Bourdieu écrivait que l'école est un lieu de reproduction sociale¹¹. L'université n'y échappe pas. Elle reproduit, parfois sans le savoir, la hiérarchie des souffrances. Elle accueille, mais à condition de ne pas déranger. De ne rien exiger surtout si on n'a pas la bonne couleur de peau, l'accent

⁹ Kymlicka, W. (1995). Multicultural Citizenship. Oxford University Press.

¹⁰ Sayad, A. (1999). La double absence. Seuil.

¹¹ Bourdieu, P., et Passeron, J.-C. (1970). La reproduction : Éléments pour une théorie du système d'enseignement. Paris : Minit.

du milieu et le prénom de la civilisation. De ne pas troubler l'ordre des choses, d'être coï et mourir tranquille, seul dans la mer ou dans son appartement. Mais il faut troubler. Il faut dire que l'étudiante étrangère n'est pas une ressource, ni une présence valorisante sur les photos de fin d'année, semblant d'intégration et d'inclusion oblige. Elle est une voix. Une mémoire. Une blessure. Et parfois, une alarme. La mort d'Alexandra n'est pas une coïncidence. Elle est un signal. Elle est ce que la sociologue québécoise Emilie Nicolas appelle une fracture de sens : là où l'institution cesse de signifier la protection pour devenir productrice d'oubli¹². Alors que faire ?

La réponse n'est pas uniquement dans le budget. Elle est dans le souci. Will Prosper, militant pour la justice sociale au Québec, nous invite à penser un Québec capable de regarder ses angles morts.¹³ L'université, l'UniverCité peut s'inspirer de cela. Elle peut cesser d'être un couloir de passage, celui du rejet et de la mort, pour devenir un espace de mémoire vivante. Je rêve d'un programme de « compagnonnage culturel » où chaque nouvel arrivant serait jumelé à un pair. Je rêve de cercles de parole où l'on déposerait nos silences. Je rêve de rituels symboliques pour honorer les personnes qui sont tombées, pas après leur mort, mais pour empêcher leur chute. Je n'écris pas cet essai pour accuser. Je l'écris parce que je suis encore là. Et que rester est une manière d'espérer. Et que l'espoir est ce que l'oxygène est à l'être humain. Je l'écris pour Alexandra, pour qu'elle ne soit pas une note de bas de page. Je l'écris pour moi, pour que mes propres blessures trouvent une résonance. Et je l'écris pour celles et ceux que je ne connais pas, mais qui marchent encore, chaque jour, sur les campus de ce pays, avec le cœur plein de silences et les yeux pleins d'attentes, d'anxiétés.

Mon Patrick, sais-tu ?

Entre les tam-tams du pays et le silence des gares, se glisse la voix des aïeux : « Va, mais souviens-toi... ». Portée par les mânes sahéliens, je marche avec mes morts. Offrandes de lait, d'accent et de poussière dans mes poches, ils m'ont dit que partir n'est pas fuir, mais semer autrement. Racine n'est pas là où l'on naît, mais là où l'on résiste debout.

¹² Nicolas, E. (2023). Une mémoire à construire : Québec et ses angles morts. Montréal : Remue-Ménage.

¹³ Prosper, W. (2022). Penser la justice : Entre l'indignation et l'action. Montréal : Écosociété.

Mon Patrick,

Toi qui as quitté ton Québec natal pour Beppu au regard de tes obligations professionnelles, je demeure convaincu que tu as vu s'incarner les dynamiques identitaires complexes, souvent porteuses d'un double fardeau : celui de la reconstruction de soi en terre étrangère et celui de la projection d'une identité lisible aux yeux de la société d'accueil. Au quotidien, la lancinante interrogation : Qui suis-je ? Que suis-je ?

J'espère que tu entendras entre ces lignes mon cri muet. Même loin, tu es ce lien vivant entre mon souffle d'exilée et ce Québec que je tente d'aimer sans me dissoudre.

Ta Vénus Saliha,

Montréal, le 10 Juin 2025

Tolo Bismarck SANON - Malaise de l'étudiante étrangère

Bibliographie

Ouvrages et essais scientifiques

- Bourdieu, P. (1982). Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques.
- Bourdieu, P., & Passeron, J.-C. (1970). La reproduction : Éléments pour une théorie du système d'enseignement. Paris : Minuit.
- Fanon, F. (1952). Peau noire, masques blancs. Paris : Éditions du Seuil.
- Kymlicka, W. (1995). Multicultural Citizenship. Oxford University Press.
- Nicolas, E. (2023). Une mémoire à construire : Québec et ses angles morts. Montréal : Remue-Ménage.
- Noiriel, G. (2001). État, nation et immigration : Vers une histoire du pouvoir. Paris : Belin.
- Prosper, W. (2022). Penser la justice : Entre l'indignation et l'action. Montréal : Ecosociété.
- Roy, M.-A. (2021). La spiritualité dans les trajectoires migratoires. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Sayad, A. (1999). La double absence : Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré. Paris : Seuil.

Articles de presse

- Lafontaine, M.-E. (2025, 19 février). Mort d'une étudiante de l'UQTR : une noyade, conclut le coroner. Le Nouvelliste.

Rapports et publications institutionnelles

- Campus Mental Health. (2024). International Students' Mental Health. Centre for Innovation in Campus Mental Health.
- McCall MacBain Foundation. (2024, 09 mai). Committing to mental health & well-being for post-secondary students in Canada.

<https://www.mccallmacbain.org/>

Œuvres artistiques et musicales

- Beau Dommage. (1974). Le blues de la métropole. Sur Beau Dommage [Album]. Capitol Records.